

La deuxième disparition de Majorana - Jordi Bonells 20 août

Prologue

Je suis en mesure de pouvoir affirmer, après deux ans d'enquête, que le physicien italien Ettore Majorana, disparu la nuit du 27 au 28 mars 1938 pendant la traversée de Palerme à Naples, a vécu en Argentine sous un faux nom, entre le 4 avril 1939, date de son arrivée à Puerto Madero, et fin juillet 1976.

Les raisons pour lesquelles je me décide enfin aujourd'hui à rendre publics les résultats de mes recherches, commencées pendant l'été austral 1998 et conclues en mars 2000, sont strictement personnelles. Lorsque la vérité se transforme en un secret qui vous tient plus que vous ne le tenez, la seule issue est de s'en débarrasser en le livrant à la connaissance d'autrui afin de mettre un terme aux spéculations, mais surtout à notre propre confinement. Ce temps de repos, d'attente, d'interrogations, m'aura en tout cas permis de mieux cerner la portée intime de mes découvertes. De mes convictions aussi.

N'étant pas physicien de profession, mais hispaniste, deux domaines apparemment assez éloignés l'un de l'autre, je me dois, au préalable, de fournir quelques précisions sur les motifs et les hasards qui m'ont conduit à m'intéresser à cette affaire, et sur une démarche qui s'apparente plus au travail de détective qu'à une approche strictement scientifique.

Sans être inexistantes, mes connaissances sur les champs magnétiques, les positrons, les électrons, les mésons et autres particules plus ou moins petites, minuscules ou carrément invisibles, sont assez limitées, approximatives, fragmentaires et, pour tout dire, inutiles. Elles ne relèvent même pas d'un amateurisme éclairé, mais d'une sorte de voyeurisme irrévérencieux où les mots « voyeur » et « voyou » s'épauleraient malicieusement l'un l'autre.

Autrement dit, je ne connais pas grand-chose aux domaines dans lesquels Ettore Majorana excellait. Je ne peux donc pas dire si, comme certains l'affirment, il était un homme de génie ni si ses découvertes étaient ou non en avance sur celles de bien d'autres savants de son temps. Furent-elles prémonitoires, annonçaient-elles les nouvelles voies, catastrophiques pour les uns, grandioses pour les autres, qu'allait suivre la physique quantique à partir des années 1940 ? Je n'en sais rien. Apparemment, si l'on en croit ses anciens collègues, les deux prix Nobel de physique Enrico Fermi et Emilio Segrè, la réponse laisse peu de doutes et ne peut être qu'affirmative.

C'est aussi le point de vue de Leonardo Sciascia, auteur du célèbre opuscule – faudrait-il dire du pamphlet ? – *La Scomparsa di Majorana*¹ (1975), paru d'abord en feuilleton dans *La Stampa*, et qui provoqua un certain émoi. Sa thèse, je la résume, fait de Majorana un visionnaire qui aurait anticipé grâce à son génie scientifique et sa clairvoyance les effroyables conséquences des recherches sur l'atome. Le résultat en aurait été une

terrible crise de conscience provoquée par un péril atomique encore au stade virtuel. En somme, Ettore Majorana aurait été le type même du savant confronté aux retombées historiques, sociales et éthiques des recherches scientifiques. Son « refus de la science » l'aurait conduit au « refus de soi ». Son suicide ou sa disparition exprimeraient un rejet radical de la science en tant que démarche échappant par sa propre nature à l'éthique. Sciascia émettait l'hypothèse selon laquelle Majorana se serait retiré dans un monastère après avoir fait croire à une mort volontaire. Le mythe du physicien italien est ainsi né.

Je crains que Leonardo Sciascia ne se soit laissé emporter par la passion de la démonstration ou par un vague sentiment nationaliste, vu qu'ils étaient tous les deux Siciliens. Je suis convaincu que les grandes causes ne poussent ni au suicide ni à la disparition. Au contraire, on passe à l'acte pour des raisons banales, terre à terre, suite à un phénomène que j'appellerais volontiers de « condensation corporelle ». Bref, on ne se suicide pas, on ne disparaît pas, me semble-t-il, pour des raisons qui ont affaire à un vague avenir, par définition toujours hasardeux ou hypothétique, et encore moins lorsqu'il s'agit d'un avenir collectif, mais pour des raisons liées à son propre passé, à son passé intime, lorsqu'une souffrance, même collective, s'inscrit dans le corps. La question spinozienne « Que peut un corps ? » est ici une fois de plus d'actualité. « Ce que peut un corps, c'est la nature et les limites de son pouvoir d'être affecté », écrit Spinoza dans L'Éthique en guise de réponse. L'intention de se suicider, ou de disparaître, vise toujours le passé, jamais le futur. Primo Levi en est un bon exemple. Il n'est pas le seul. À sa manière, Majorana l'avait précédé.

En tout cas, la polémique enfla rapidement. Il y avait ceux qui se complaisaient dans la mauvaise conscience éveillée par Sciascia. Face à eux, la plupart des scientifiques refusaient de s'autoflageller pour des dérives dont ils ne se sentaient en rien responsables. Dans L'Espresso du 5 octobre 1975, Leonardo Sciascia reçut une verte réponse du physicien Edoardo Amaldi, ancien camarade de Majorana et auteur de *La vita e l'opera di E. Majorana* (1966). Pour lui, sa disparition n'avait aucun « soubassement philosophique, moral ou scientifique ». Les raisons qui l'avaient poussé à disparaître étaient d'ordre privé, des raisons intimes qui ne regardaient que lui. Leonardo Sciascia était un affabulateur de génie, mais affabulateur tout de même. Et, pour couper court à cette sorte de déification post mortem, Amaldi rappelait le regard plus que bienveillant, parfois admiratif, que Majorana portait sur l'Allemagne nazie qu'il connaissait directement pour avoir séjourné à Leipzig, au début de 1933. Aussi mettait-il l'accent sur l'antisémitisme « naturel » de son ancien collègue, en évoquant une lettre provocatrice et désobligeante du mois de juin 1933 que ce dernier avait adressée à Emilio Segrè, dont il n'était pas sans connaître les origines juives, et dans laquelle il rendait responsables les Juifs de leurs propres déboires que, du reste, il minimisait :

E non è concepibile che un popolo di 65 milioni si lasciasse guidare da una minoranza di 600 mila che dichiarava apertamente di voler costituire un popolo a sé. Qualcuno afferma che la questione ebraica non esisterebbe se

gli ebrei conoscessero l'arte di tener chiusa la bocca... del resto, la situazione degli ebrei non è così grave come potrebbe apparire da lontano¹. (Lettre du 22.05.1933.)

Le militantisme éthique de Sciascia m'est profondément sympathique. Pourtant, je dois avouer mon plein accord avec Edoardo Amaldi. Sans vouloir relancer ce débat, les résultats de mon enquête confirment l'hypothèse « privée » ou personnelle. Ettore Majorana a fui ce qu'il était – ou ce qu'il croyait être – pour des raisons strictement intimes, nullement en vertu d'une morale scientifique. La science, à vrai dire, sans cesser de l'intéresser, était passée au second plan dans ses préoccupations les plus immédiates.

Je voudrais conclure en rappelant une dette. En 1987, dans le cas Majorana, le physicien Erasmo Recami fut le premier à évoquer, de manière documentée, la possibilité qu'Ettore Majorana se soit réfugié en Argentine au lieu de périr noyé dans les eaux de la mer Tyrrhénienne ou de se retirer dans un couvent. Il n'aurait fait en cela qu'imiter feu Mattia Pascal, le personnage de Luigi Pirandello, un auteur qu'il chérissait par-dessus tout. Ce fut mon ami Jean-Marc Lévy-Leblond, professeur de physique à l'université de Nice et directeur de la revue *Alliage* (Culture, Science, Technique), qui, au retour d'un voyage à Trieste, en octobre 1987, m'offrit l'ouvrage de Recami. Par la suite, nous discutâmes de cette affaire et tombâmes d'accord pour dire que l'éventuelle disparition argentine de Majorana était peu vraisemblable. Cependant, dix ans plus tard, en septembre 1997, en apprenant que, pour des raisons professionnelles, je devais aller à Buenos Aires, il m'encouragea à vérifier certaines des données avancées dans le livre : « Si tu trouves quelque chose d'intéressant, tu pourras en faire un article pour la revue... Et si tu ne trouves rien, tu pourras en faire un aussi », conclut-il avec sa coutumière humeur paradoxale.

Ceux qui auraient espéré, voire souhaité, une plus grande rigueur trouveront mon récit quelque peu confus. J'ai préféré, en effet, relater mes découvertes au fur et à mesure qu'elles se présentaient à moi, dans le désordre de leur apparition. Je n'ai pas cherché à masquer les zones d'ombre. Elles existent. Nombreuses.

Il se peut qu'un jour de nouveaux éléments apparaissent. J'en serais le premier étonné, mais on ne sait jamais. À vrai dire, je ne le souhaite pas. Je préférerais que, une bonne fois pour toutes, on fiche la paix à ce pauvre Majorana.